

Ce qui peut s'interroger, c'est que les enfants contribuent à ce que la politique se passe dans les quartiers. Une moindre inscription à une limite à laquelle les maires n'ont pas accès à leur ville. Mais ce sont des orérogatives et des responsabilités des habitants à propos des choses qui les concernent. C'est-à-dire la participation à la vie de gérer les quartiers, plutôt que de faire partie des groupes à la condition de vie. C'est négativement ce qu'ils posent. En conduites émeutières le plus souvent, elles sont le plus souvent morales et non pas comme des éléments politiques d'induite collective. Alors, on peut dire que la nouvelle génération et de l'immigration jouent un rôle politique à l'heure d'une prolongation.

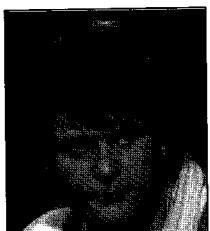
La question de la ville. C'est un échec de la jeune fatalité à la ville dès lors que c'est d'une certaine façonification politique une réponse politique

Jeunes de cité : unité ou diversité

Une enquête de terrain

Dans le débat public, les « jeunes de cité », « jeunes issus de l'immigration » ou « jeunes de banlieue » font l'objet d'un discours homogène. Ces jeunes sont traités sous les feux de la rampe médiatique comme « déviants », « sauvageons », « délinquants » ou « intégristes » et deviennent malgré eux l'une des principales sources d'insécurité en France. En quoi la terminologie « jeunes de cité » fait-elle que ces jeunes de milieux populaires, enfants d'ouvriers et d'immigrés pour certains, évoluant dans des logements sociaux de plusieurs étages, sont un objet parlé, stigmatisé, « diabolisé » dans le discours commun ?

En effet, ces jeunes sont souvent appréhendés dans des situations de marginalités sociales en proie à la délinquance, et sont pour la plupart issus de l'immigration maghrébine ; ils arborent casquette et bas de survêtement, sont en échec scolaire et si possible, gravitent en « bas des barres », désœuvrés, à la quête d'un joint et/ou d'une « incivilité ». Mais le jeune à casquette n'est pas toujours représentatif de l'ensemble des jeunes qui vivent ou habitent en cité HLM. Pour preuve, la présence de musulmans pratiquants dans les cités populaires, portant barbes longues et kamis et devenus depuis peu la nouvelle figure d'épouvante de notre société, est aussi réelle que celle du « sauvageon » à casquette. Et malgré l'image de peur qu'il suscite, « l'intégriste »



Eric Marlière est docteur en sociologie et auteur de *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?* L'Harmattan, Paris, 2005.

L'émergence certes plus timorée mais néanmoins de plus en plus visible du « jeune de cité brillant » érigé en chef d'entreprise ou ayant réussi des études, forme une troisième icône du « jeune de banlieue » ou du « jeune issu de l'immigration ».

Jeunes de cité : unité ou diversité.

Les anciens comme le nom l'indique, sont les individus les plus âgés qui occupent l'espace résidentiel. Âgés de trente-cinq à cinquante ans environ pour les plus vieux, ce groupe constitue certes une entorse à la définition de la jeunesse. Il est composé de jeunes nés au Maghreb (notamment pour les plus âgés), de jeunes issus de l'immigration – pour plus de la moitié d'entre eux si l'on ajoute les individus nés au Maghreb –, de Français « de souche » et enfin, pour moins d'un quart d'entre eux, d'enfants d'Italiens, d'Espagnols ou de Portugais.

marque une rupture avec celle du « beur à casquette ». Enfin, l'émergence certes plus timorée mais néanmoins de plus en plus visible – du moins pour les observateurs attentifs – du « jeune de cité brillant » érigé en chef d'entreprise ou ayant réussi des études, forme une troisième icône du « jeune de banlieue » ou du « jeune issu de l'immigration »⁽¹⁾. Cet article fait suite à un travail de recherche reposant sur une étude ethnographique qui a pour objet les conséquences économiques et sociales du délitement des banlieues ouvrières sur les enfants d'ouvriers et d'immigrés. Dans ce quartier de la proche banlieue parisienne, secteur en voie de mutations et de recompositions, nous avons pu constater l'existence d'une pluralité de trajectoires chez les jeunes d'une petite cité HLM à travers la manifestation de sept groupes de jeunes qui investissent

l'espace social de différentes manières. De même, et ce paradoxalement avec les différences de trajectoires constatées, nous avons pu observer l'existence de pratiques culturelles collectives liées à un passé migratoire et ouvrier commun. C'est ce que nous allons tenter de voir dans les deux parties suivantes.

- (1) : Tous les « jeunes de banlieue » ne sont pas des jeunes issus de l'immigration et inversement.
(2) : J'entends par immuable le flottement qui peut exister chez certains jeunes susceptibles de passer d'un groupe à l'autre, et des fluctuations liées à des conjonctures qui construisent ces jeunes.

DES TRAJECTOIRES DIFFÉRENTES D'UN JEUNE À L'AUTRE

La division socio-spatiale fortement pressentie à la suite de nos travaux antérieurs s'est trouvée non seulement confirmée mais surtout plus complexe et fragmentée au fur et à mesure de l'avancement de l'enquête. Dans cet article, nous allons mieux définir ces groupes en fonction de leurs pratiques culturelles pour leur donner une plus grande clarté. À cette fin, il est préférable de redéfinir leurs catégorisations, même si le risque de simplifier leurs caractéristiques est grand. Les entités mesurables physiquement dans l'espace territorial de la cité regroupent un ensemble de trajectoires sociales communes en fonction de critères objectifs que sont l'âge, le niveau scolaire, l'aptitude à exercer ou pas des « carrières » délinquantes, les origines familiales. Ces groupes, bien entendu, ne sont pas hermétiques et encore moins immuables⁽²⁾ mais la pratique spatiale observée permet de reconstruire des trajectoires sociales spécifiques en fonction de critères objectifs.

Les anciens comme le plus âgés qui occupent cinq à cinquante ans constituent certes une est composé de jeunes plus âgés), de jeunes moitié d'entre eux si –, de Français « de s d'entre eux, d'enfant Ces adultes, dont mariés et ont quitté l années 1980, invest end ou en soirée l' cité HLM ; ils se re pour voir jouer l'é qu'ils formaient v années et restent de football. Ils font pa tition un peu partic âgés d'entre eux emplois ouvrier dans lurgiques du quart miers à développer l'usine ; entre app au lycée, activités quance (vols à la ti apprentissage dan plus intrépides « pratiques culturel » aujourd'hui : pa rières délinquante minorité), goût po Tacchini, l'envie d local. Ces jeunes nance d'Afrique c traditionnelles de le Ramadan à l'ec ouvrier, ces jeune s'adapter dans u soit des délinqua riés du tertiaire de quartier.

Les galériens tre qu'ils approchent pour la plupart la dominance entre ou algériennes au nord, lieu ou se et de manière

Jeunes des cités

Les *anciens* comme le nom l'indique, sont les individus les plus âgés qui occupent l'espace résidentiel. Âgés de trente-cinq à cinquante ans environ pour les plus vieux, ce groupe constitue certes une entorse à la définition de la jeunesse. Il est composé de jeunes nés au Maghreb (notamment pour les plus âgés), de jeunes issus de l'immigration – pour plus de la moitié d'entre eux si l'on ajoute les individus nés au Maghreb –, de Français « de souche » et enfin, pour moins d'un quart d'entre eux, d'enfants d'Italiens, d'Espagnols ou de Portugais.

Ces adultes, dont la plupart sont mariés et ont quitté la cité à la fin des années 1980, investissent le week-end ou en soirée l'espace nord de la cité HLM ; ils se rendent au stade pour voir jouer l'équipe première qu'ils formaient voici quelques années et restent des passionnés de football. Ils font partie d'une génération un peu particulière : les plus âgés d'entre eux ont exercé un emploi ouvrier dans les usines métallurgiques du quartier, mais ont été paradoxalement les premiers à développer des stratégies les écartant du monde de l'usine ; entre appartenance ouvrière, petits boulots, études au lycée, activités indépendantes de commerce ou délinquance (vols à la tire, initiation aux premiers trafics de drogue, apprentissage dans les « techniques de braquage » pour les plus intrépides...) ; enfin, ils sont aussi les « pionniers » des pratiques culturelles qui caractérisent les « jeunes des cités » aujourd'hui : passion pour le football, entrées dans des carrières délinquantes voire dans le grand banditisme (pour une minorité), goût pour les tenues de survêtements Adidas ou Tacchini, l'envie de rester entre soi dans l'espace résidentiel local. Ces jeunes, lorsqu'ils sont issus de familles en provenance d'Afrique du Nord conservent en partie les pratiques traditionnelles de leurs parents : ils sont les premiers à faire le Ramadan à l'école et dans le quartier⁽³⁾. Nés dans le monde ouvrier, ces jeunes dans les années 1980 sont contraints de s'adapter dans un contexte de déclin industriel qui en feront soit des délinquants, soit des intérimaires ou encore des salariés du tertiaire, voire les premiers animateurs ou éducateurs de quartier.

Les *galériens trentenaires* forment un groupe plus jeune puisqu'ils approchent la trentaine en l'an 2000. Ces jeunes sont pour la plupart issus de l'immigration, et il n'y a guère de prédominance entre les enfants originaires de familles marocaines ou algériennes⁽⁴⁾. Ces jeunes occupent également l'espace nord, lieu où se trouvent les cafés et la rue, quotidiennement et de manière plus intensive. La plupart n'ont pas réalisé de

Nés dans le monde ouvrier, ces jeunes, dans les années 1980, sont contraints de s'adapter dans un contexte de déclin industriel qui en feront soit des délinquants, soit des intérimaires ou encore des salariés du tertiaire, voire les premiers animateurs ou éducateurs de quartier.

(3) : Cette classe d'âge est aussi une « génération » meurtrie car ils symbolisent en quelque sorte la déception de la Marche pour l'égalité au début des années 1980, et localement, un tiers d'entre eux ne dépasseront pas la trentaine en raison soit des morts violentes ou des décès causés par le Sida et la toxicomanie, mais également par des activités délictuelles parfois importantes et périlleuses.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

[4] : Néanmoins, il semble se creuser au fur et à mesure un sous-groupe dont la particularité est de se reconnaître autour d'une origine algérienne avec tout ce que cela comporte de souvenirs, de mémoire post-coloniale, de nationalisme.

Cette « reconstruction » se fait en partie contre la société d'accueil mais également au détriment des enfants issus de familles immigrées.

(5) : Quelques anciens de la cité HLM étudiée étaient connus

locallement comme de véritables « voyous de l'ancienne école ». Parmi ces voyous, quelquesuns étaient fichés au grand banditisme comme le montre l'exemple de trois jeunes qui disent

avoir fréquenté
Francis le Belge ou
J. M. Willoquet,
plus connu sous
le pseudonyme
de « coiffeur
de Nevers ».

bonnes études : les deux tiers d'entre eux sortent de l'école sans diplôme. Ils ont grandi à l'ombre des anciens les plus délinquants, aujourd'hui décédés. Moins téméraires, moins bagarreurs et surtout moins audacieux que leurs aînés⁽⁵⁾, ces jeunes vont se lancer dans des activités de petite délinquance entre trafic de cannabis, recel et moment de « galère » ; une partie d'entre eux conjuguent la technique apprentissage de la « défonce»⁽⁶⁾⁽⁷⁾ pour s'évader d'un univers local jugé chaotique, mais à la veille de l'an 2000, la trentaine approchant, les plus « sérieux » tentent de trouver un travail pour sortir de cette impasse. Ce groupe apparaît, à l'époque, de plus en plus hétéroclite, en raison d'une bifurcation des trajectoires entre ceux qui restent de petits délinquants, ceux qui cherchent et trouvent du travail et ceux qui se trouvent dans une sorte « d'intermittence » entre travail,oisiveté et défonce.

Les *musulmans pratiquants* ont le même âge que les galériens trentenaires. Mais, à la différence de ces derniers, ces jeunes fréquentent l'espace sud – territoire local où se trouvent les salles de prières – en fonction des horaires des prières. Les *musulmans pratiquants* ont également adopté une tenue vestimentaire et un look spécifique avec barbe, kamis et pantalon remonté jusqu'aux chevilles. Une partie de ces jeunes ont effectué des études supérieures dans les « sciences dures » à l'université. L'instruction acquise à l'université est un moyen d'appréhender du savoir pour ces jeunes qui revendiquent une pratique plus littéraire et « littérale » du Coran et de la *sunna*. Ce groupe a la particularité d'être composé de jeunes qui ont une pratique régulière de la religion musulmane. Ils exercent les 5 piliers de la religion musulmane ; le premier pilier de l'islam, à savoir l'acte de foi *shahada*, est une attestation de croyance qui place Dieu au centre de l'univers ; le second, l'exercice de la prière *salat* est accompli 5 fois par jour et témoigne de sa soumission à Dieu ; les 3 piliers restants que sont le jeûne du ramadan, l'aumône et le pèlerinage, sont obligatoires mais s'appliquent selon les temps du calendrier liturgique musulman. En fait, l'exercice de la prière, à savoir le deuxième pilier de l'islam donc, est la pratique symbolique qui différencie un musulman pratiquant d'un autre jeune qui se réclame de confession musulmane dans l'espace résidentiel. L'espace local est donc un support territorial de pratiques religieuses pour ce groupe qui approche la trentaine, touché par une exclusion sociale grandissante.

Les *invisibles*⁽⁸⁾ comme leur nom l'indique, n'investissent pas l'espace résidentiel de manière régulière. Ils sont absents du territoire, ils ne « traînent » pas en bas de la cité et sont visibles dans l'espace de proximité uniquement lorsqu'ils vont en cours ou au travail. Ils sont par conséquent des « jeunes de cité » qui vivent loin des cités. À la différence également des autres

Ces trois groupes a
mais connaissent c
opposés. Certains
même famille et il n
nir aux galériens tre
pratiquant ; de mêm
les musulmans pratiqu
Mais cette classe d'âge
raisons importantes
au début des années 1980 (le m
mique était défavorable au Golfe). Ce qui compliquait la
s'insertion professionnelle de ces jeunes. De plus, ces jeunes
intégration de leurs parents dans le monde du travail, l'échec de l'éducation
du monde ouvrier et la faible qualité des références dans le secteur tertiaire.
Dans un tel contexte, les études longues et coûteuses sont des réponses possibles pour ces jeunes à l'échec de l'insertion professionnelle.

Plus jeunes, les Marocains de 22 et 25 ans à l'époque sentent l'espace sud – la ment – et sont originaire

Jeunes des cités

groupes de jeunes qui se révèlent physiquement dans l'espace résidentiel, ces jeunes ne forment pas un groupe en tant que tel : ils sont le fruit d'une construction qui les rassemble à travers la variable spatiale – leur invisibilité dans l'espace public local. Ces jeunes, pour la moitié d'entre eux, sont issus de l'immigration maghrébine et pour le reste, ils sont soit enfants de Français « de souche », soit enfants d'Italiens, d'Espagnols, de Portugais et même d'Antillais. Ces jeunes, pour les trois quarts, se sont engagés dans des études longues – des grandes écoles pour les plus ambitieux aux diplômes de troisième cycle – ce qui les contraint à mener une vie que l'on peut qualifier « d'ascétique ». Ils fuient à la fois « l'univers de la cité » et les vestiges du monde ouvrier, en s'investissant dans des études longues ou des projets professionnels ambitieux, mais ils restituent dans d'autres milieux sociaux l'atmosphère de la cité qu'ils cherchent, paradoxalement, à fuir⁽⁹⁾. La plupart de ces jeunes ont en quelque sorte un parcours de funambule, une sorte « d'habitus clivé » entre le monde professionnel et leur passé dans une cité HLM de banlieue (voir encadré ci-dessous).

Ces trois groupes appartiennent à la même classe d'âge mais connaissent des parcours sociaux différents voire opposés. Certains de ces jeunes sont originaires d'une même famille et il n'est pas rare de voir un frère appartenir aux galériens trentenaires et un autre être musulman pratiquant ; de même, les invisibles ont des frères parmi les musulmans pratiquants ou les galériens trentenaires. Mais cette classe d'âge se distingue des suivantes pour des raisons importantes ; en effet, ces jeunes ont eu vingt ans au début des années 1990, alors que la situation économique était défavorable (entre autre à cause de la guerre du Golfe). Ce qui complique sensiblement les possibilités d'insertion professionnelle et donc les voies « d'intégration ». De plus, ces jeunes ont connu les déceptions de la non-intégration de leurs aînés, à travers la marche des beurs, l'échec de l'éducation populaire et la disparition définitive du monde ouvrier local. Les projections dans l'avenir comme les références au passé sont difficiles à concevoir. Dans un tel contexte, la petite délinquance et la « galère », les études longues et ascétiques et un islam pratiqué assidûment sont des réponses à la fermeture des possibles pour ces jeunes à l'époque.

Plus jeunes, les Marocains en voie d'insertion sociale ont entre 22 et 25 ans à l'époque de l'enquête. Ces derniers investissent l'espace sud – la coulée verte et l'allée piétonne notamment – et sont originaires pour les trois quarts de familles en

(6) : Cet apprentissage de la « défonce » se résume dans ce contexte à apprendre à rouler et à fumer un joint avec la « dignité » du fumeur qui sait se tenir, à savoir montrer qu'il n'a pas fumé du cannabis.

(7) : Voir Sylvain Aquatias, « Cannabis du produit aux usages. Fumeurs de haschich dans des cités de la banlieue parisienne », Société contemporaine, n°36, 1999.

(8) : Les *invisibles* sont des jeunes de la cité observée en voie d'insertion sociale et professionnelle en raison d'un bon niveau scolaire, d'une « bonne présentation » et qui se sont éloignés des pratiques de sociabilité des autres jeunes.

(9) : Transfuges de classe pourrait-on dire, ces jeunes restent perçus dans d'autres milieux comme des jeunes nés en banlieue défavorisée.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

provenance des campagnes d'Agadir. Ils ont poursuivi ou font, pour la plupart, des études supérieures courtes, comme l'illustrent les nombreux parcours pour l'obtention d'un BTS ou d'un DUT. Ces trajectoires témoignent d'une volonté de

D'origine familiale « ruralo-ouvrière marocaine», ces jeunes cumulent, de manière stratégique et de plus en plus individuelle, diplômes, relations extérieures et activités sociales qui les amènent plus rapidement que leurs aînés à trouver une place dans la société et sur le marché du travail.

conjuguent activités que l'on retrouve dans les pratiques culturelles proches des autres jeunes de cité, mais s'en éloignent en raison d'une insertion professionnelle progressive autour d'études, de petits boulots et d'un développement des sociabilités étrangères à leur milieu d'origine. D'origine familiale « ruralo-ouvrière marocaine », ces jeunes cumulent, de manière stratégique et de plus en plus individuelle, diplômes, relations extérieures et activités sociales qui les amènent plus rapidement que leurs aînés à trouver une place dans la société et sur le marché du travail.

Les *kabyles déviants* ont à peu près le même âge que les Marocains du groupe précédent et, comme leur nom l'indique, sont issus majoritairement de familles en provenance de Kabylie (un peu plus de la moitié), le reste étant constitué de jeunes issus de l'immigration marocaine et tunisienne. Moins importantes dans cette cité, les familles d'origine algérienne, principalement de Kabylie, sont paradoxalement les plus nombreuses avec 5 familles de onze enfants. L'ensemble de ces jeunes a des pratiques spatiales très différentes de celles du groupe précédent ; les *kabyles déviants* évoluent dans l'espace central de la cité où se situent la cour et les halls d'entrée : leur présence dans les cages d'escaliers est essentielle pour le trafic de cannabis et d'autres activités illégales. Ces jeunes investissent l'espace résidentiel à la manière des *galériens trentenaires* dans la mesure où ils se lèvent tard, occupent les halls d'entrée de manière intensive à partir de 14 heures pour se coucher vers 2 heures du matin. Mais ces jeunes, à la différence de leurs aînés – parfois grands frères biologiques – conjuguent activités légales ou illégales, comme l'atteste l'inscription de certains d'entre eux dans des sociétés d'intérim ou des emplois à temps partiels (sandwicherie, garage, surveillance et gardiennage). On note une flexibilité

(10) : Nous sommes à la fin des années 1990.

plus importante aux *galériens trentenaires*

Les *jeunes majeurs* résidentiel en tant que telles. À la différence de réelles prédispositions, si les enfants de ces deux groupes que les jeunes majeurs égale également la pratique des petits de souche à la fois de couple mixte et tissent également mais dans un habitat occupé par les parents sont également très régulières, même s'ils se lèvent tard à des heures tardives les *galériens trentenaires* kabyles déviants ne pas véritablement l'adolescence, ce qui est bulente et surtout jeunes. Les jeunes majeurs un choix de carrière à prendre en matière dans une sorte de boulots, le trafic d'activités contraires aux préoccupations de la société de consommation plusieurs activités (petits trafics, etc.). (Voir encadré ci-dessous)

Ces trois dernières générations de socialisation des jeunes se sont grandis dans un contexte où l'éloignement définitif des parents, ce qui a entraîné même les trois dernières générations d'entre eux à se déplacer vers la fin des années 1990, alors à la fois dans une ville lente mais évidemment restructuring, avec des traces physiques et culturelles.

Jeunes des cités

plus importante dans les activités quotidiennes par rapport aux *galériens trentenaires*.

Les *jeunes majeurs* sont les plus jeunes adultes à occuper l'espace résidentiel en tant qu'individus ayant atteint la majorité juridique. À la différence des deux groupes précédents, il n'y a pas de réelles prédominances en matière d'origine familiale, même si les enfants de familles algériennes sont un peu plus nombreux que les jeunes issus de l'immigration marocaine. On note également la présence de Français dits de souche ainsi que des enfants de couple mixte⁽¹¹⁾. Ces jeunes investissent également l'espace de la cour mais dans un hall différent de celui occupé par les kabyles déviants. Ils sont également présents de manière très régulière dans l'espace local même s'ils se lèvent plus tôt et rentrent à des heures moins tardives que les *galériens trentenaires* et les kabyles déviants. Ces jeunes ne sont pas véritablement sortis du cycle de l'adolescence, ce qui explique leur présence à la fois plus turbulente et surtout plus massive que les autres groupes de jeunes. Les *jeunes majeurs* n'ont pas encore véritablement fait un choix de carrière puisqu'ils sont au carrefour des décisions à prendre en matière de destinées sociales : l'avenir se construit dans une sorte d'alternative temporelle entre l'école, les petits boulots, le trafic de cannabis, voire les activités de recel. Ces activités contradictoires se côtoient, s'alternent et se concurrencent, mais s'avèrent révélatrices d'un désir de participer à la société de consommation. Cette ambition les pousse à cumuler plusieurs activités sans rapport les unes avec les autres (petits trafics, investissement scolaire, intérim, animation...) (Voir encadré ci-dessous).

Ces trois derniers groupes ont connu des contextes de socialisation différents de ceux des trentenaires ; ils ont grandi dans un quartier post-industriel et se sont socialisés dans un contexte économique et politique qui les éloigne définitivement des destinées ouvrières de leurs parents, ce qui semblait moins évident pour les anciens ou même les trois groupes de trentenaires évoqués supra. La plupart d'entre eux, qui ont atteint la majorité juridique vers la fin des années 1990 (pour les plus âgés), bénéficient alors à la fois d'une conjoncture de reprise économique lente mais évidente à l'époque, et aussi d'un quartier entièrement restructuré sur le plan urbanistique effaçant toutes traces physiques du monde ouvrier.

Les *jeunes majeurs* n'ont pas encore véritablement fait un choix de carrière puisqu'ils sont au carrefour des décisions à prendre en matière de destinées sociales : l'avenir se construit dans une sorte d'alternative temporelle entre l'école, les petits boulots, le trafic de cannabis, voire les activités de recel.

(11) : Mère française, père maghrébin.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

UNE CULTURE COMMUNE AUTOUR DE CERTAINES VALEURS

La mise en valeur de ces groupes soulève alors la question de leur validité réelle dans l'espace territorial. En effet, a contrario, nous pouvons également affirmer qu'il existe des comportements identiques parmi ces jeunes. La plupart d'entre eux ici se réfèrent à la fois aux traditions rurales des pays du Maghreb, à un islam réinterprété dans le contexte urbain et post-industriel, à une maîtrise des codes culturels et institutionnels de la société française et, enfin, à une consommation matérielle parfois ostentatoire. Ces pratiques culturelles sont le syncrétisme de plusieurs influences protéiformes et multipolaires. Autrement dit, ces jeunes sont influencés par plusieurs valeurs qui s'imbriquent, se juxtaposent et se concurrencent parfois pour définir les codes sociaux qui seront les leurs.

Ces jeunes ont grandi ensemble et connaissent des modes de socialisation identique.
La prise en compte d'une histoire commune autour d'un passé migratoire et ouvrier des parents, mais également d'un cadre social autour d'un territoire commun, espace physique où s'est déroulée leur jeunesse est d'une importance capitale.

Les règles communes observées par chaque jeune malgré les différences de niveau d'étude, d'âge, ou encore de l'origine migratoire, sont déterminantes dans la construction des identités et des manières d'être. Rappelons ici que l'espace territorial de la cité est un espace social où l'interconnaissance est déterminante dans la manière de se construire et de se situer par rapport aux autres. Ces jeunes ont grandi ensemble et connaissent des modes de socialisation identique. La prise en compte d'une histoire commune autour d'un passé migratoire et ouvrier des parents, mais également d'un cadre social autour d'un territoire commun, espace physique où s'est déroulée leur jeunesse, est d'une importance capitale. Les règles communes fonctionnent comme de véritables codes de sociabilité et configurent en quelque sorte l'ensemble des rapports sociaux locaux : elles sont un « cadre d'expérience »⁽¹²⁾ et d'interprétation qui régissent les représentations sociales. Loin d'être anomiques, les rapports sociaux de ces jeunes sont donc normés par des règles qu'ils ont déployées dans leur espace résidentiel.

Cette mainmise symbolique de la tradition et de la religion sur les conduites fait de l'espace local, un territoire soumis à des codes culturels qu'il est difficile de transgresser, sous peine de s'exposer aux quolibets ou à l'exclusion. Ces codes de sociabilité sont au cœur d'enjeux symboliques spécifiques où se construisent les positions et les statuts de chaque jeune. Les rôles joués par le « charriage » et l'humour sont symptomatiques : les « vannes », sous des traits à la fois humoristiques

(12) : Voir Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience* (1^{ère} éd. 1974), Minuit, Paris, 1991.

et imagés, s'avèrent être social, un contrôle local parler, d'utiliser les mots grammaticale – express cités de débit de mots où recherche d'efficac logiques bellicistes sont essentiel est alors le temps de soi et des autres de la « culture de rue » neur. Bien entendu, il est les groupes que nous impossible pour un jeune codes⁽¹³⁾. Ainsi, tout ce qui cause la dignité personnelle proscrite : se mettre à l'espace local en écoutant la musique passe pour une liante ; être en colère est un minimum de virilité, tudes corporelles peuvent de la « bouffonnerie » et déceptions amoureuses pour passer un jeune pour chose à éviter dans un espace résidentiel très masculin est le sexe féminin. Ces règles sont établies afin d'être bien perçues, apprendre à ne pas être ce qui pourrait être appris, se doivent de présenter des contraints à des stratégies de relation amoureuse. L'espace local est l'une des principales stratégies de camouflage, la dissimulation intégrante du comportement dans leur construction identitaire, mais aussi se présenter avec honneur et sa réputation que les pratiques culturelles symboliques » spécifiques aux statuts de chaque communauté⁽¹⁴⁾.

Les représentations culturelles que l'on vient de complémentaire lorsque l'on regarde ces jeunes avec les yeux d'un adulte, que soit l'âge, le niveau scolaire, ont un regard très partagé.

AUTOUR URS

re alors la question
ocial. En effet, a
nt qu'il existe des
jeunes. La plupart
s dans les rurales des
e dans le contexte
des codes culturels
se et, enfin, à une
re. Ces pratiques
ur influences pro-
it les jeunes sont
icent, se juxtapo-
s codes sociaux
es observées par
es différences
e, l'âge, ou encore
e sont déter-
construction des
ratures d'être.
l'espace territorial
social où l'in-
st déterminante
e se construire et
part aux autres.
n ensemble et
es de socialisa-
prise en compte
autour d'un
e ouvrier des
t sur d'un terri-
é leur jeu-
es communes
de sociabilité et
e des rapports
érence »⁽¹²⁾ et
ations sociales.
e de ces jeunes
des oyées dans

et de la religion
ntre soumis à
sser sous peine
des soci-
es où se
que jeune. Les
nt symptoma-
humoristiques

et imaginés, s'avèrent être les principaux outils du contrôle social, un contrôle local exercé par les pairs. La manière de parler, d'utiliser les mots, forme une structure sémantique et grammaticale – expression performative associée à des capacités de débit de mots rapides – révélatrice d'un lien social où recherche d'efficacité instantanée, compétition de soi et logiques bellicistes sont les principales motivations. L'enjeu essentiel est alors le respect de codes culturels facilitant l'estime de soi et des autres à travers des vestiges symboliques de la « culture de rue » que sont la dignité, la fierté et l'honneur. Bien entendu, il existe des nuances importantes selon les groupes que nous avons distingués, mais il est quasiment impossible pour un jeune de se démarquer de certains de ces codes⁽¹³⁾. Ainsi, tout ce qui remet en cause la dignité personnelle est à proscrire : se mettre à danser dans l'espace local en écoutant de la musique passe pour une action humiliante ; être en colère sans montrer un minimum de virilité dans ses attitudes corporelles peut se réduire à de la « bouffonnerie » ; raconter ses déceptions amoureuses peut faire passer un jeune pour un sentimental, chose à éviter dans cet espace résidentiel très masculin et méditerranéen, et a-symétrique avec le sexe féminin. Ces jeunes façonnent leurs comportements afin d'être bien perçus par les autres et doivent surtout apprendre à ne pas « perdre totalement la face ». Pour cacher ce qui pourrait être appréhendé ici comme une faiblesse, ils doivent de préserver leur intimité : ils sont notamment contraints à des stratégies de dissimulation pour cacher toute relation amoureuse. La peur du jugement collectif local est l'une des principales causes de conformation aux codes ; le camouflage, la dissimulation voire le mensonge font partie intégrante du comportement de l'ensemble des jeunes et de leur construction identitaire : protéger à la fois ses intérêts mais aussi se préserver des ragots est vital pour conserver son honneur et sa réputation. Ces codes de sociabilité montrent que les pratiques culturelles sont au cœur « d'investissements symboliques » spécifiques où se construisent les positions et les statuts de chaque jeune afin de préserver des modes de vie communautaires⁽¹⁴⁾.

Les représentations sociales véhiculées par les pratiques culturelles que l'on vient d'évoquer, prennent une dimension supplémentaire lorsque l'on observe le rapport conflictuel qu'ont ces jeunes avec les institutions d'une manière générale. Quel que soit l'âge, le niveau d'étude ou les trajectoires, ces jeunes ont un regard très particulier porté sur la société, avec des atti-

Ces jeunes façonnent leurs comportements afin d'être bien perçus par les autres et doivent surtout apprendre à ne pas « perdre totalement la face ». Pour cacher ce qui pourrait être appréhendé ici comme une faiblesse, ils doivent de préserver leur intimité.

(13) : Les codes de sociabilité peuvent sensiblement varier d'une cité à l'autre.

(14) : J'ajouterais un petit bémol en ce qui concerne le groupe des invisibles qui rassemble les jeunes dont les propriétés les éloignent plus que tous les autres des traits de cette « culture » locale et commune.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

tudes teintées de distance, de méfiance, voire d'hostilité envers les institutions d'une manière générale. En effet, le déclin du passé industriel local, accompagné de transformations parfois violentes (restructuration du quartier, déclin du monde ouvrier), a perturbé les modes de vie de la population immigrée et ouvrière qui y réside, développant ainsi un sentiment de persécution collective. Cela explique, d'une certaine manière, l'hostilité qui anime ces jeunes face aux institutions, la police ou encore les élus ; la perception qu'ils en ont, vision cynique et inquiète du monde social qui les entoure, est liée à un

La perception qu'ont ces jeunes de la société s'inscrit dans un historique où la persistance d'un conflit latent structure leur manière d'aborder les institutions.

ensemble de processus historiques où racisme, discriminations scolaires ou encore persécution policière font partie de la vie de ces jeunes : une dizaine de jeunes dans la cité étudiée étaient fichés au grand banditisme au cours des années 1970 et

1980, ce qui explique en partie les rapports tendus et conflictuels avec la police bien avant les « émeutes urbaines » aujourd'hui médiatisées ; au début des années 1980, suite à la mise en place des DSQ⁽¹⁵⁾, le quartier va connaître le développement important d'associations et d'institutions chargées de s'occuper de la jeunesse, mais le tissu associatif à la fin des années 1980 s'essoufflera en raison d'une « récupération politique » ou de malversations individuelles. La première guerre du Golfe et la construction de l'image médiatique et institutionnelle des « jeunes issus de l'immigration » prétendus alliés objectifs de Saddam Hussein en 1991 ; les arrestations de certains « barbus » par la DST dans le quartier en 1995 ; la transformation urbanistique ainsi que la rénovation de la cité remettent en cause la présence ouvrière et immigrée de ces jeunes dans le quartier qui les a vu naître et grandir. Enfin, ces transformations entraînent également une inflation massive des loyers et des impôts locaux qui s'avère désastreuse pour des familles populaires en réelles difficultés compte tenu de la désindustrialisation locale. Ces jeunes perdent les repères territoriaux passés (traces physiques de l'espace ouvrier) et ne peuvent se projeter dans l'avenir (arrivée des activités tertiaires et de bureau) en raison notamment d'une précarité qui touche d'abord les fractions des « classes populaires » les plus fragiles. La perception qu'ont ces jeunes de la société s'inscrit dans un historique où la persistance d'un conflit latent structure leur manière d'aborder les institutions⁽¹⁶⁾.

Ces référents collectifs autour d'enjeux et d'une culture commune fédèrent un « nous ». L'existence d'un « nous » qui structure les existences d'une population ouvrière locale peut nous apparaître comme fondée en raison des traits spécifiques des modes de vie communs de ces jeunes. Néanmoins, l'existence de groupes dans l'espace résidentiel tend à nuancer fortement

(15) : Développement social des quartiers.
(16) : On pourrait ainsi parler d'un sentiment de « destin commun à géométrie variable » pour ces jeunes, en raison des différences de parcours scolaire et d'âge.

un « nous » collectif la consommation a affaibli un sentiment années 1960. L'élargie sociale a désolidarise de concurrence int où l'on note une fvoie d'ascension sociale, et un grou un sous-prolétariait est devenu un sement parmi les dans cette ancien sport : la compétit prouver sa valeur n'est pas nouvea forme de « culte d d'une certaine man dans les pratiques Le sport en est, s exemple : les qu sont prénantes p d'un joueur de fo compétition s'exa et de tournois in d'année ; sport c mélange de perf collectives où cha celle de l'équipe culation, comme permanent d'ém corps qui doit êt L'intérêt non né confirme l'existen convoité témoig sance permettan quer individuel s'inscrire de man taires locaux. se vent chères et de en termes de v paroxysme dans Golf, Mercedes a supposée ou re

Un second facte gressivement in l'école. La variante que de nouv et immigrées La

Jeunes des cités

un « nous » collectif ici. Tout d'abord, l'incursion progressive de la consommation au sein du monde ouvrier a sans aucun doute affaibli un sentiment d'appartenance de « classe » à partir des années 1960. L'élargissement des chances objectives d'ascension sociale a désolidarisé la « classe ouvrière » et produit une forme de concurrence interne qui va s'accentuer pendant la « crise » où l'on note une fragmentation entre une petite minorité en voie d'ascension sociale, la majorité confrontée à l'insécurité sociale, et un groupe en grande difficulté en passe de former un sous-prolétariat. L'esprit de consommation et de compétition est devenu un critère objectif de classement et de déclassement parmi les enfants d'ouvriers et d'immigrés observés dans cette ancienne cité ouvrière. Prenons par exemple, le sport : la compétition de soi est devenue omniprésente pour prouver sa valeur et se montrer. Certes, l'esprit de compétition n'est pas nouveau en soi, mais une forme de « culte de la performance », d'une certaine manière, s'est instituée dans les pratiques culturelles locales. Le sport en est, semble-t-il, un bon exemple : les qualités individuelles sont prégnantes pour définir le niveau d'un joueur de football, et l'esprit de compétition s'exacerbe lors de matchs et de tournois inter-quartiers de fin

L'esprit de consommation et de compétition est devenu un critère objectif de classement et de déclassement parmi les enfants d'ouvriers et d'immigrés observés dans cette ancienne cité ouvrière.

d'année ; sport collectif au départ, le football est un subtil mélange de performances individuelles et de compétitions collectives où chacun défend aussi bien sa propre image que celle de l'équipe pour laquelle il joue. La pratique de la musculation, comme celle de la course à pied, confirme cet état permanent d'émulation de sa personne et révèle l'idéal d'un corps qui doit être sculpté, musclé, massif et mince à la fois. L'intérêt non négligeable pour les vêtements de marque confirme l'existence de la concurrence par l'argent ; l'habit convoité témoigne d'un système symbolique de reconnaissance permettant à celui qui le porte, à la fois de se démarquer individuellement de ses camarades, mais aussi de s'inscrire de manière collective dans les « goûts » vestimentaires locaux, se portant par exemple vers des baskets souvent chères et de renommée⁽¹⁷⁾. Cette forme de compétition en termes de valorisation de soi par l'objet trouve son paroxysme dans l'acquisition de voitures haut de gamme – Golf, Mercedes ou BMW –, révélatrice de l'aisance financière supposée ou réelle des jeunes propriétaires.

Un second facteur objectif de mise en compétition s'est progressivement instauré parmi les jeunes observés : celui de l'école. La variable scolaire a imposé de nouveaux rôles ainsi que de nouvelles contraintes au sein des familles populaires et immigrées. La démocratisation scolaire apparaît comme la

(17) : Pour cela, il suffit de se rendre dans les magasins portant l'enseigne « Foot Locker » par exemple.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

principale variable objective et explicative de la formation des groupes observés au sein de cet espace résidentiel. En d'autres termes, l'institution scolaire serait à l'origine de la répartition de ces groupes dans l'espace local – hormis la variable de l'âge qui socialise un certain nombre de jeunes en un temps précis. En effet, la variable scolaire apparaît comme la résultante des distributions spatiales où les carrières scolaires et le capital culturel construisent des trajectoires communes. Le capital scolaire détenu est à la base de la constitution des différents groupes et de la distribution des jeunes de la cité en leur sein. Pour reprendre la construction typologique exposée dans cet article, à la réussite scolaire (enseignement supérieur long) correspondent trois possibilités : l'acculturation des invisibles qui se traduit par la désertion des espaces publics de la cité, l'accès aux carrières sociales ou politiques d'une partie des anciens⁽¹⁸⁾, et le refus ostentatoire des *musulmans pratiquants* à la recherche d'une alternative idéologique, spirituelle et culturelle ; aux réussites medianes (bac professionnel au bac plus deux) correspondent les *Marocains en voie d'insertion professionnelle* rapide ; aux situations d'échec scolaire (sans diplôme, CAP, BEP), sont associés les galériens trentenaires et les kabyles déviants qui connaissent une carrière délinquante éphémère et des périodes de « galère » plus ou moins intense alors qu'une autre partie des vétérans⁽¹⁹⁾ lancés dans une carrière de « délinquance professionnelle » ne dépasseront pas l'âge de trente ans⁽²⁰⁾. C'est sans aucun doute la variable scolaire qui permet de transposer ces groupes locaux à l'ensemble des trajectoires rencontrées par les jeunes de cité d'une manière générale. Ainsi, les « jeunes de cité » qui réalisent des études supérieures ont de fortes probabilités de quitter non seulement l'univers des cités HLM mais encore de connaître une ascension sociale pouvant les amener à hauteur des classes moyennes, tandis que ceux qui sont en échec scolaire risquent, au contraire, de connaître un déclassement parfois bien inférieur à celui qu'offrait le monde ouvrier aux enfants d'ouvriers voici quarante ans, à l'image des « voyous » qui ont connu la mort, la prison ou la déchéance sociale.

Depuis vingt-cinq ans environ, un nouveau groupe social a fait irruption sur la scène politique et médiatique : celui des « jeunes de cité ». L'état de la question livré par la littérature sociologique dans ce champ dégage l'idée que ces jeunes forment un groupe social spécifique où l'on retrouve héritage ouvrier, immigration, exclusion, communautarisme, délinquance, violence, discrimination et racisme. Il ressort également que la singularité de ces jeunes se manifeste au travers de pratiques culturelles qui leur sont spécifiques, des modes de vie souvent marginalisés, à mi-chemin entre « culture de rue » – violence, trafic de drogue et échec scolaire –, héritage

traditionnel des modes de vie urbains, de montrer que l'histoire sociale et la géographie permettent de décrire un cadre d'analyse des élus politiques. Enfin, les trajectoires spatiales des jeunes que nous avons pu observer nous permettent de noter la nature des rapports sociaux qui véhiculent ces identités, par-delà les diverses et la complexité des jeunes observés. Ces rapports sociaux, pour nous donner sur la validité de la typologie « banlieue ». Les pratiques spatiales homogénéisant les quartiers, mais aussi sur cette complexité où l'identité des quartiers sociales est étroitement liée à la nature de vie et de valeur que ces jeunes d'une cité catholique ou d'une cité musulmane ou la mixité plémentaire.

(18) : Ceux qui ont participé à la Marche des beurs pour l'égalité et qui ont entrepris par la suite des formations d'encadrement social ou d'animation.

(19) : Ceux qui sont entrés dans des processus de délinquance dans les années 1970 et 1980.

(20) : Concernant les jeunes majeurs, leur biographie est trop courte pour voir se dessiner des carrières, même si l'on constate à leur majorité des fragmentations en raison des aspérités ou des projets individuels.

Jeunes des cités

traditionnel des parents et appropriation particulière des modes de vie urbain en Occident. Cet article se proposait ici de montrer que l'enquête ethnographique appuyée par l'histoire sociale et la connaissance implicite du terrain peut nous permettre de dépasser les clichés médiatiques et proposer un cadre d'analyse plus approfondi que certains experts ou élus politiques. En effet, à travers l'observation des pratiques

spatiales des jeunes d'une cité, nous avons pu observer à la fois l'existence de groupes spécifiques mais également noter la complexité de la nature des rapports sociaux que véhiculent ces derniers. Cet article, par-delà les diversités, les paradoxes et la complexité que vivent les jeunes observés ici dans leurs rapports sociaux, propose de s'interroger sur la validité réelle de la notion médiatico-politique de « jeunes de banlieue ». Les variabilités des pratiques spatiales infirment le regard homogénéisant que nous pouvons avoir sur cette jeunesse évoluant dans des quartiers défavorisés. Ce constat soulève alors la complexité où l'ambivalence entre fragmentation des trajectoires sociales et recomposition culturelle autour de modes de vie et de valeurs communes doit nous inviter à regarder ces jeunes d'une autre manière, au-delà du prisme d'un tube cathodique ou d'enjeux immédiats tels que l'élection présidentielle ou la mise en place d'une politique sécuritaire supplémentaire.

La singularité de ces jeunes se manifeste au travers de pratiques culturelles qui leur sont spécifiques, des modes de vie souvent marginalisés, à mi-chemin entre « culture de rue » – violence, trafic de drogue et échec scolaire –, héritage traditionnel des parents et appropriation particulière des modes de vie urbain en Occident.